

REVUE DE PRESSE

PULVÉRISÉS

générique 2 | wanderer 3 | la provence 4 | ouvert aux publics 7 | le bruit du off 8 | l'écho des planches 9 | rfi 10 | toute la culture 11
chantiers de culture 12 | l'union 13 | france bleu 14 | plus de off 15 | la revue du spectacle 16 | holybuzz 17 | la terrasse 18 | nuvol l'apuntador 19
le monde 20 | l'humanité 22 | actualité théâtrale 23 | théâtre du blog 24 | le vase communicant 26 | compagnie 28

PULVÉRISÉS

TEXTE

ALEXANDRA BADEA

MISE EN SCÈNE

VINCENT DUSSART

SCÉNOGRAPHIE

VINCENT DUSSART

COSTUMES

LOU DELVILLE

LUMIÈRES

JÉRÔME BERTIN

ALEXANDRINE ROLLIN

AVEC

PATRICE GALLET

TONY HARRISSON

SIMONA MAICANESCU

HAINI WANG

wanderer

Thierry Jallet

29 juillet 2018



PULVÉRISÉS DE LA MONDIALISATION

Nous connaissons bien le travail de la compagnie de l'Arcade et avons d'ailleurs vu leur dernier spectacle pendant le festival d'Avignon 2016 (off) à l'Entrepôt, *Sous la glace* de Falk Richter qui abordait notamment les effets destructeurs de l'univers de l'entreprise où l'on finit par perdre son identité. De retour pour cette édition du festival off à Présence Pasteur, Vincent Dussart et ses comédiens présentent cette fois *Pulvérisés* d'Alexandra Badea qui aborde là encore le monde du travail, ses effets dévastateurs à travers le monde, dans une mise en scène originale et énergique afin de faire ressortir la force du texte. Wanderer était présent ce jeudi 26 juillet pour ce moment de théâtre engagé.

Accueilli chaleureusement par Vincent Dussart lui-même, le public pénètre dans la pénombre de la salle, avec la possibilité d'opter pour les gradins ou bien pour la proximité du dispositif scénique, au plus près des comédiens déjà en scène. Choissant la deuxième alternative, on est immédiatement frappé par la singularité des choix scénographiques du metteur en scène : un ensemble de praticables forment une sorte de podium gris clair en forme de croix, aux dimensions assez réduites. À chaque extrémité, se trouve un des quatre personnages allongé comme évanoui, éclairé par un néon oblong et imposant qui le surplombe. Devant chacun d'eux, une chaise vide. Découvrant l'ensemble, le public s'installe, intrigué. La temporalité interne du spectacle se confond avec celle de l'espace théâtral qui se remplit simultanément. Comme une séquence de pause dans la

fable. Comme un état de répit avant la réactivation d'une tempête. Les derniers spectateurs prennent leur siège, installés dans les angles de cet étrange podium, dans une grande proximité avec ce qui va se jouer sous ces sources de lumière blanche et froide qui ne varient pas pendant tout le temps de la représentation. En effet, aucune rampe, aucun projecteur hormis les néons.

C'est alors que les quatre personnages se dressent brutalement, comme reprenant leur souffle après une longue apnée. Même s'ils sont tous uniformisés par la teinte grise de leurs costumes de ville, sobres et élégants, les quatre personnages apparaissent d'emblée différents. Deux femmes, deux hommes d'abord, comme un équilibre des sexes maintenu dans l'espace du plateau en croix. Mais chacun se trouve surtout particularisé par son origine : une ingénieure étude et développement à Bucarest en Roumanie ; un superviseur de plateau teamleader à Dakar au Sénégal ; un responsable assurance qualité à Lyon en France ; une opératrice de fabrication à Shanghai en Chine. La dramatis personæ indique ces informations mais ne précise jamais leur identité. Comme une première marque de dépossession au bénéfice exclusif de la fonction qui seule semble les définir.

Les répliques s'enchaînent d'abord rapidement suivant une rythmique savamment posée, accompagnée de gestes exécutés à l'unisson. Dès les premiers instants, le spectateur a l'impression d'assister à un spectacle de marionnettes à fils indécélables, aux gesticulations de pantins vivants toutefois, suivant les mouvements qu'un inquiétant manipulateur invisible leur impose en tenant

sa croix d'attelle – celle figurée par la forme du podium peut-être ? « Tu es pulvérisé dans l'espace / Tu es hors du temps paumé entre des latitudes et des longitudes qui s'embrouillent dans ta tête [...] » La situation critique de ces deux hommes et de ces deux femmes les désoriente, les place dans un état continu de suffocation et de panique. Les cacophonies s'enchaînent, tous parlant en même temps, chacun dans sa langue parfois. Et chacun s'assied sur sa chaise, se lève, tombe, se relève au même rythme que ces compagnons d'infortune ou bien sous leurs yeux tantôt évaluateurs et impassibles tantôt pleins de compassion bien qu'impuissants. Puis, privé d'air, on tombe en fin de compte d'une asphyxie à l'autre. « [...] Tu plonges ta tête sous l'eau / Une minute tu restes comme ça ». Le public reste interdit, absorbé lui-aussi par ce mouvement infernal, à bout de souffle, croisant le regard des personnages. Qui sont-ils ? Qu'importe au fond. Les rôles s'échangent, se croisent et les spectateurs sont associés d'une certaine façon à ce sombre ballet par un curieux rapprochement de l'environnement des quatre figures sur le podium dont on devient presque l'authentique collègue, l'authentique membre de la famille...

Tous clament d'une seule voix qu'il faut « tendre vers l'excellence », comme un mantra suprême et étouffant à la gloire exclusive du Travail perçu comme une valeur abstraite ordonnant les pensées, planifiant les faits et gestes de tous enfermés dans leurs fuseaux horaires, telle une puissance aveugle et maléfique régissant l'économie mondialisée. L'ingénieure roumaine oscille fébrilement entre son maintien dans la course à la compétitivité et l'obsession de la santé

comme de la sécurité de sa fille confiée aux bons soins d'une baby-sitter avec qui elle est en contact permanent par webcam. Le responsable assurance qualité essaye de tromper ses angoisses, égaré dans le vertige du décalage horaire, jonglant maladroitement avec les connexions vidéos entre sa famille et différents « anges de la nuit ». Le superviseur de plateau dakarais bien que ne sentant pas à la hauteur de sa fonction, demande à ce qu'on applique le free-sitting... alors qu'il ne parle pas anglais, ne gardant derrière l'expression vide que le concept en ressources humaines qui consiste à empêcher toute relation amicale naissante entre les employés en les changeant de place tous les jours. Alors qu'il recrute une jeune collaboratrice – incarnée simultanément par les trois autres comédiens – il exige qu'elle francise son nom : Adiouma Diandy doit devenir Marie-France Martin. « Ici, il faut atteindre des quotas. Ici, il faut croire dans le produit qu'on vend. Ici, il est interdit de dire non. » Il y a toujours un peu plus d'humanité à perdre, dans ce culte païen voué à la performance. L'ironie du sort veut qu'on se questionne continuellement. « Tu te demandes comment arrêter le temps, l'argent, l'angoisse (...) tout ce qui a rendu l'être humain amer. » En vain cependant. Et on descend toujours plus loin dans l'aberration et l'atrocité. L'opératrice de fabrication à Shanghai ne se voit-elle pas refuser l'accès aux toilettes, contrainte de se soulager après un marchandage abject avec l'agent de maîtrise agissant tel un cruel geôlier ? « On ne va pas arrêter la production mondiale pour que tu pisses », lui oppose-t-il, cinglant. Les quatre comédiens tous très engagés dans leur jeu – avec une mention particulière pour la jeune Haini Wang, énergique et

lumineuse – jouent avec précision et intensité dans l'espace scénique particulièrement contraint de ce podium cruciforme.

Ainsi, Vincent Dussart poursuit son exploration du répertoire contemporain questionnant les outrances et les absurdités du monde dans la course au profit. À ce titre, sa mise en scène très efficace souligne avec justesse le propos d'Alexandra Badea à travers son texte. Fort de cette expérience commune, le metteur en scène et l'auteure doivent prochainement collaborer à un nouveau projet pour la scène que nous ne manquerons pas de voir évidemment. En attendant, on sort remués de cette représentation qui cherche à dessiller le spectateur. Cela n'est pas sans rappeler que le théâtre, art de l'illusion par excellence, possède aussi le pouvoir paradoxal de désillusionner, combattant de ce fait toute tentation d'un optimisme béat. Sans doute à pulvériser.

la provence

Louise Vayssières

27 juillet 2018

La Provence

PULVÉRISÉS (UNE GROSSE CLAQUE)

La mise en scène de *Pulvérisés* de Vincent Dussart met justement en valeur le texte fort d'Alexandra Badéa qui rend compte des malaises et de la déshumanisation dont sont victimes les travailleurs de la globalisation. Un dispositif quadrifrontal, avec une scène en forme de croix, inclut les spectateurs sur le plateau et les met au plus prêt des quatre destins qui se croisent dans la fable : celui d'une ingénieure en étude et développement, d'un superviseur de plateau, d'un responsable assurance qualité et d'une opératrice de fabrication.

Les acteurs se situent d'abord aux extrémités des praticables et font entendre des langues des quatre coins du monde, Bucarest, Dakar, Shanghai et Lyon. Leurs voix se succèdent, se mêlent, se tissent progressivement dans un beau travail polyphonique qui joue tant sur la complémentarité que sur le contrepoint. La mise en scène est remarquable et admirablement servie par quatre acteurs qui passent subtilement de l'incarnation à la distance et la notion de personnage est ainsi mise à l'épreuve, à l'image des êtres représentés qui sont pulvérisés.

ouvert aux
publics

Laurent
Bourbousson

26 juillet
2018

OUVERT AUX
PUBLICS

PULVÉRISÉS D'ALEXANDRA BADEA
RACONTE NOTRE MONDE ASSERVI À CELUI
DU CAPITALISME ET DE SES DÉRIVES.
RETOUR SUR CETTE PROPOSITION
DE LA COMPAGNIE DE L'ARCADE. À
DÉCOUVRIR DE TOUTE URGENCE.

Vincent Dussard met en scène *Pulvérisés*
dans un dispositif immersif. Le public prend
place autour de la croix sur laquelle vont
évoluer les comédiens de cette danse macabre
qui dit le monde déshumanisé du travail.

Patrice Gallet, Tony Harrisson, Simona
Maicanescu et Haini Wang incarnent à
merveille cette carte géopolitique dont le récit
nous mène de Lyon à Bucarest, en passant
par la Chine et Dakar. Ils évoluent dans un
espace de jeu contraint faisant ressortir les
mots de l'auteure, ceux de la désorganisation
et de la dérégulation du monde professionnel,
que l'on soit dans un immense atelier
globalisé à Shanghai – où le seul moment à
soi est le temps de la toilette – ou encore à
Dakar, dans un centre d'appel. Il en est de
même pour les postes à responsabilité qui
appellent les cadres à une certaine médiocrité
de la vie au travail, troublant aveu de
la part l'ingénieure de Bucarest recalée
par le responsable qualité français.

Le monde du travail ainsi décrit est celui de
l'annihilation de l'être, celui du sacrifice de
la pensée au profit de la mondialisation et
de l'exploitation. Les individus présents sur
le plateau sont autant d'identités croisées
au gré des pages des revues économiques,
relatant la réussite des plus influents, ou
des faits divers, on pense à ces incendies
dans des ateliers de confection où les
conditions de sécurité sont inexistantes.

La lumière froide et crue colle parfaitement
aux dires de chacun et la scénographie
permet à cet ensemble de faire voler
en éclats les relations humaines qui
n'en gardent plus que le nom.

le bruit du off Emmanuel Serafini 25 juillet 2018



PULVÉRISÉS, IL EST TENDRE D'ÊTRE HUMAIN

Belle idée que celle de reprendre ce texte primé en 2013 d'Alexandra Badéa qui, décidément, sait écrire non seulement pour le théâtre, mais pour tout un chacun tant ce qu'elle décrit est notre quotidien, ou quasi...

Belle idée aussi d'en faire quelque chose, de forcer un peu le trait pour élever le débat et c'est ce que réussit très bien Vincent Dussart, inspiré par ce texte, qu'il place d'emblée dans un espace scénique atypique – surtout pour le OFF – fait de longs praticables posés en croix dans l'espace et qui permet de changer de lieux, de villes à tous moments et à tout instants... Les néons apportent une lumière crue, contemporaine qui donne tout de suite une modernité au propos comme à la mise en scène. Les comédiens sont biens. Ils sont caricaturaux à souhait, comme le commande le texte et passent du dominé au dominant dans les rapports intimes comme dans les rapports au travail avec dextérité, sans artifice, dans une fluidité qui sert le propos de l'auteur.

Car, de quoi s'agit-il dans ce *Pulvérisés*, outre la description à peine exagérée des inconvénients des voyages ? De la vie moderne, de notre propre vie décryptée,

passée au scalpel et donnée à voir telle quelle sur la scène.... Et tout y passe, la vie trépidante des mères au foyer avec une triple vie à gérer, la fuite en avant dans le couple dans une société de la performance, des anglicismes, avec cette propension « à tendre vers l'excellence ».

Le rapport au travail, la mondialisation, sont aussi au cœur de cette pièce très crue qui dit les choses : « la caissière a un badge avec inscrit je souris pour vous depuis quand a-t-on remplacé les sourires par des écriteaux ! ». Tout est dit...

Une heure trépidante dans un monde qui ressemble au nôtre. Pas d'issue. Une société qui marche sur la tête, qui oblige les gens à faire des choses contre nature comme des africains à manger français pour mieux les servir dans des centres d'appels et de services en ligne... une société complètement dérégulée, qui perd petit à petit toutes ses valeurs. À ne pas rater pour en prendre mieux conscience.

l'écho des planches

**Ondine
Marin**

**23 juillet
2018**

<https://www.lechodesplanches.info/blog/entretien-avec-la-compagnie-arcade>



rfi
chine
Ninan
Wang
21 juillet
2018

<https://www.youtube.com/watch?v=E52JhI2ZnLc&feature=youtu.be>



toute la
culture
.com
Mailys
Ceux-
Lanval
17 juillet
2018

TouteLa
Culture
•com

C'EST L'HISTOIRE DE QUATRE TRAVAILLEURS MODERNES, ÉPARILLÉS AUX QUATRE COINS DE LA PLANÈTE. EXTÉNUÉS, *PULVÉRISÉS* PAR LE RYTHME EFFRÉNÉ ET LES CONTRAINTES. LE TEXTE D'ALEXANDRA BADEA, MIS EN SCÈNE PAR VINCENT DUSSART SUR LA SCÈNE DU THÉÂTRE PRÉSENCE PASTEUR (AVIGNON) DU 6 AU 29 JUILLET 2018, INTERPELLE ET SUSCITE LA RÉFLEXION. PASSIONNANT.

« Ne vous asseyez pas sur les gradins » prévient l'ouvreuse. Car pour une fois, les spectateurs sont invités à s'installer directement sur la scène, autour de deux podiums qui se croisent. Deux minces bandes scéniques donc, sur lesquelles les quatre comédiens vont évoluer, vaciller, tomber, se frôler.

C'est tout le sel de cette mise en scène resserrée autour du corps. Elle révèle le sens profond du texte d'Alexandra Badea : l'entreprise broie les corps dans leur plus stricte intimité. Quel que soit le travail, quel que soit le salaire, qu'on travaille pour une usine à Shanghai, ou qu'on soit ingénieur à Bucarest.

L'excellent Patrice Gallet incarne un homme d'une quarantaine d'années, cadre dans

une entreprise lyonnaise ; régulièrement éloigné de sa famille pour cause de voyages d'affaires, il s'entretient avec son fils par Skype tout en discutant avec une escort-girl sur l'écran d'à côté. Perturbé, énervé. Simona Maicanescu, merveilleuse comédienne d'une émotion parfaite, se glisse dans la peau d'une femme qui travaille sans cesse et se plie à toutes les exigences... Tout ça pour voir finalement son rival lui passer devant au moment crucial. Éperdus, pressés, infantilisés, les corps qui travaillent perdent tout naturel, et s'épuisent dans des vies absurdes.

Le jeu est juste ; la mise en scène parfaite, immersive. La lumière est crue. On sort de là bouleversés.

chantiers de culture Yonnell Liégeois juillet 2018

Nous connaissons *Le travail en miettes* du sociologue américain Georges Friedmann, il nous faudra désormais compter avec *Pulvérisés*, le texte de la roumaine Alexandra Badea mis en scène par Vincent Dussart.

Sur les planches quatre personnages sans nom, juste un sexe et une fonction : deux femmes (opératrice de fabrication à Shanghai, ingénieure d'études et développement à Bucarest) et deux hommes (responsable Assurance Qualité sous-traitance à Lyon, superviseur de plateau à Dakar) qui nous confient 24h de leur vie.

Les comédiens se font porte-parole de ces inconnus que rien ne relie et que tout pourtant rapproche : aux quatre coins de la planète, mêmes illusions et déconvenues dans le labeur quotidien, mêmes souffrances et misères du monde pour chacun, qu'ils soient cadre supérieur dans les assurances ou petite main chinoise dans une usine de textile. Un chœur des lamentations contemporain, un regard sans concession sur notre humanité en faillite qui, paradoxalement, nous incitent plus à la rébellion qu'à la soumission.

l'union **Kevin** **Monfils** **15 juillet** **2018** **l'union**

SOISSONS EST AUSSI DE LA PARTIE

Il n'y a pas que la Marne qui est représentée au festival d'Avignon. Les Hauts-de-France y sont aussi, avec notamment la compagnie l'Arcade de Soissons. Son spectacle, *Pulvérisés*, est joué jusqu'au 29 juillet sauf les lundis, à Présence Pasteur, à 16h40.

Il met en scène quatre personnages représentant quatre métiers dans quatre villes : Shanghai, Dakar, Lyon et Bucarest. On suit ainsi les destins d'une ouvrière chinoise, d'une ingénieure roumaine, d'un téléopérateur sénégalais et d'un responsable qualité français. Chaque comédien se situe aux quatre extrémités des branches d'une croix qui traverse le public. La pièce a été créée en novembre à Soissons. Elle a depuis été présentée dans la cité du vase, mais aussi à Villers-Cotterêts, Saint-Quentin, Amiens...

« On vient à Avignon tous les deux ans avec une nouvelle création, fait savoir Vincent Dussart, le metteur en scène et scénographe. Dans ce spectacle, je voulais un dispositif immersif, pour que le spectateur devienne

le collègue des personnages, qu'il puisse être interpellé comme s'il participait à cette organisation mondiale. Ce qui m'importait, c'était que les gens ne se disent pas « c'est chez les autres ». On montre comment l'organisation du travail impacte la vie privée et l'intimité. Je cherche à alerter, pas à faire passer un message particulier. » La compagnie siège à Soissons et compte y demeurer jusqu'en 2021 : « On y fait un travail riche avec la population. C'est aussi pour le Mail qu'on y reste. »

**france bleu
vaucluse**

**Michel
Flandrin**

**12 juillet
2018**

[https://www.francebleu.fr/emissions/
flandrin-fait-son-festival/vaucluse/
flandrin-fait-son-festival-7](https://www.francebleu.fr/emissions/flandrin-fait-son-festival/vaucluse/flandrin-fait-son-festival-7)



plusdeoff
Walter
Géhin
11 juillet
2018



Plusdeoff

UN EXAMEN CLINIQUE DE LA MONDIALISATION DE LA SOUFFRANCE AU TRAVAIL

Aux extrémités, froidement éclairées par des néons, d'une croix blanche — peut-être le symbole additif, mieux encore multiplicatif, qui sied à la productivité — une ingénieure roumaine (jouée par Simona Maicanescu), une ouvrière chinoise (Haini Wang), un team leader d'opérateurs téléphoniques sénégalais (Tony Harrisson), un responsable qualité français (Patrice Gallet).

À travers quatre histoires qui se croisent, se rejoignent, placées à différents niveaux de hiérarchie, en usine ou au bureau, le texte de Alexandra Badea s'attaque de manière frontale à la mondialisation et à la globalisation de la souffrance au travail. Jetlag, éloignement de la famille, tâches dénuées de sens, surveillance, travail à la chaîne, stress, relations déshumanisées, humiliations jusqu'à la perte de son nom pour être crédible au téléphone... La mise en scène et la scénographie de Vincent Dussart opèrent un examen clinique, sous la cruelle lumière des néons, celle des open spaces, des lignes de production, des salles de conférence, partagée avec les claustrés enclos à bétail et les abattoirs. Le grand troupeau continue

son chemin, perdant ça et là les plus faibles ou les moins résignés, la direction psalmodiée par quelque relais qui une fois usé ou éclairé rejoindra les rangs, remplacé par d'autres. Une pièce sans concession, mais peut-on en faire face à ce sujet ?

la revue du spectacle

.fr

Jean Grapin

4 juillet 2018

LA REVUE
DU SPECTACLE
.COM

PULVÉRISÉS, THÉÂTRE COUP DE POING,
ACCOMPAGNANT LES ÉPUISEMENTS
ET LES MONTÉES D'ÉNERGIES

Jet lagués, écartelés, toujours en escale, de Shanghai, de Dakar, de Lyon, de Bucarest, de la chambre d'hôtel à la salle de séminaire, tout en performance, tout en sourire. Nomades, gyrovagues. Forcés. Épuisés. Dans *Pulvérisés*, les travailleurs de l'entreprise mondialisée sont montrés sans fard.

Le dispositif est réduit à deux podiums qui se croisent et sépare le public en quatre quartiers. Il impose aux comédiens un rythme continûment soutenu, une véritable chorégraphie de mouvements tenus, brisés. Le regard du spectateur est, lui, émiétté comme les vies qui lui sont montrées.

C'est sur les podiums, exhibée la loterie de la sélection permanente, à la croisée des destins, un «dance marathon» impitoyable qui révèle les aigreurs, les espoirs, les besoins de communications. Mais aussi des instants de beauté.

C'est que les quatre personnages, en dépit de leurs affrontements, émeuvent par la symétrie de leurs fatigues et de leurs désirs inexprimés. Humains en dépit du rôle qui est le leur. Les

comédiens qui délivrent leur énergie à leur personnage sans hésitation leur insufflent une véritable vie intérieure. Ils sont mis en valeur.

Le spectateur est face à un théâtre miroir, un théâtre coup de poing qui accompagne les épuisements et les montées des énergies et le laisse étourdi.

La fin de la pièce esquisse comme une solution pour sortir de la ronde infernale. Le spectateur applaudit très fort.

holybuzz

Pierre
François

2 juillet 2018

Holybuzz

Culture & Spiritualité

MAGISTRAL !

Le texte de *Pulvérisés* a obtenu le Grand prix de littérature dramatique du Centre national du théâtre en 2013. Ce texte-choc dans lequel chacun de nous peut retrouver les peurs et épreuves qui l'habitent trouve enfin vie grâce à la Compagnie de l'Arcade. Qui interprète magnifiquement, jusque dans la disposition en quadrifrontal, la mondialisation et les transformations personnelles qu'elle engendre. À Shanghai, une ouvrière chinoise, à Dakar un superviseur de plateau téléphonique, à Lyon – théoriquement, mais toujours en voyage – un responsable qualité, à Bucarest une ingénieure d'étude et développement. Tous sont touchés par la même misère, celle qui dé-personnifie les êtres en même temps qu'elle défie l'argent. Les traductions en sont différentes selon le sexe et la latitude, de l'humiliation primaire à l'épuisement dû au décalage horaire en passant par la colonisation mentale : dans l'entreprise chinoise, il est interdit de sortir du mètre carré affecté à chaque personne, dans l'hôtel international seule l'étiquette de la valise permet au lyonnais de savoir où il est, à Dakar le personnel doit manger et prendre des prénoms français pour mieux répondre aux besoins de l'entreprise cliente.

Tous sont touchés par une solitude radicale : l'ingénieure bulgare n'a que le moment de la douche matinale dont elle puisse profiter pour elle-même, le responsable français regarde une poitrine sur une webcam en même temps qu'il discute par internet avec sa femme, le responsable de plateau est le surveillant craint par les employés en même temps qu'il est le pion de ses supérieurs, l'ouvrière chinoise se réfugie dans la calligraphie pour vivre quelques moments durant lesquels son corps et son esprit sont à l'unisson.

Chaque personnage s'exprime dans une langue rapide, nerveuse, à la deuxième personne du singulier pour donner à son rôle la dimension d'un témoignage. Le public lycéen, généralement remuant, est scotché. Il sait que sous couvert d'une fiction, on lui montre sans fard ce qui l'attend. Car on croit d'un bloc et aux personnages et aux situations et, surtout, à la détresse de tous. La pièce montre parfaitement, dans un style à la poésie ardente, comment ces vies sont en morceaux, en feuilleton, en pointillés, hachées en même temps que juxtaposées. C'est magistral.

la terrasse
Catherine
Robert
juillet 2018
la terrasse

VINCENT DUSSART MET EN SCÈNE
L'EXCELLENTE PIÈCE D'ALEXANDRA BADEA
SUR LES ROUAGES ET LES RAVAGES
INTIMES DE LA MONDIALISATION, DANS
UN DISPOSITIF QUI PLACE LE PUBLIC
AU CŒUR DE L'EMPRISE TRAGIQUE

Cette boîte mystérieuse dont l'opératrice de fabrication de Shanghai assemble les pièces, que l'ingénieure d'études et développement de Bucarest perfectionne, dont le superviseur de plateau de Dakar assure la maintenance et dont le responsable Assurance-Qualité de Lyon coordonne la production, est une arme de mort, même si d'aucuns l'appellent Livebox. On a tendance à oublier, quand on les utilise, que tous les gadgets supposés renforcer le lien entre les individus sont fabriqués à moindre coût et sont le résultat d'un carnage existentiel qui vide le travail de son sens, en en parcellisant les étapes de fabrication et en les répartissant sur l'ensemble de la planète. Vincent Dussart choisit une scénographie quadrifrontale : les deux praticalbes disposés en croix transforment le spectateur en collègue de l'ouvrière chinoise, du téléconseiller sénégalais, de l'ingénieure roumaine et en membres de la famille du responsable français.

LE SPECTATEUR EN TÉMOIN RESPONSABLE

Difficile de s'exonérer alors de la responsabilité commune ! Mais le propos de Vincent Dussart n'est pas accusateur : sa mise en scène choisit aussi d'offrir au spectateur le moyen de penser les conditions d'une résistance commune à l'emprise numérique, la proximité avec les acteurs renforçant l'empathie et la compréhension des enjeux de civilisation dont Alexandra Badea évalue si finement la gravité.

nuvol l'apuntador Oriol Osan 6 février 2018

NUVOL

MON EMPLOI EST FORMIDABLE,
N'EST-CE PAS ?

Ironia. El títol és pur sarcasme, ja que Pulvérisés (Ruixats), una de les 9 obres que conformen el Festival de Teatre en Francès de Barcelona, versa sobre la precarietat laboral del món que ens envolta. Es va estrenar a La Caldera el passat diumenge 4 de febrer, amb un fantàstic col·loqui posterior amb el director i els quatre actors.

Una treballadora xinesa d'un taller de Shanghai, una enginyera romanesa de Bucarest, un teleoperador senegalès de Dakar i un responsable de qualitat francès d'una empresa deslocalitzada a Lió. Aquests quatre perfils configuren Pulvérisés (traduït com a Ruixats), un relat fidedigne de les empreses low cost que esquitxen algunes àrees del planeta. Alexandra Badea, l'autora (que considera el francès com la llengua de la llibertat, això és res!), segueix el dia a dia d'aquests quatre assalariats, tant al seu lloc de treball com en l'àmbit més privat, i ens ofereix un retrat demolidor d'una feina on fins i tot el temps per anar al lavabo està restringit i cronometrat.

La Caldera, fàbrica de creació de l'Ajuntament de Barcelona, ha estat l'escenari escollit d'aquest festival per a representar l'obra, que el 2013 va rebre el Gran Premi de la Literatura Dramàtica del Centre Nacional de Teatre. La de Barcelona ha estat la seva 18a funció des que es va estrenar a França el novembre passat, així que els barcelonins hem estat de sort de poder gaudir d'una proposta gairebé acabada de sortir del forn.

Pulvérisés ens acompanya a la vida sota pressió d'empreses de tot el món, on els precaris treballadors masteguen el dolor, la còlera i la feblesa. L'escenògraf i director de l'obra, Vincent Dussart, ens els presenta impecablement abillats, com si en lloc de treballar en una cadena de muntatge enfundats en granotes grises anessin a la cerimònia de graduació dels seus fills o a la boda del seu millor amic. L'elegància no els priva, però, de repetir com un mantra el lema de l'empresa, impregnar-se de les notícies sobreposades de televisions internacionals, obeir les indicacions per megafonia (prohibit parlar, prohibit mirar...), repetir els mateixos gestos cada dia com si fossin robots o capitular a les tècniques d'un màrqueting agressiu. Talment com si estiguéssim en un món distòpic que, lluny de la ficció, existeix a tocar de casa. (...)

TRADUCTION - EXTRAIT :

« La capitale catalane a eu la grande chance d'accueillir ce spectacle dans lequel Hainy Wang, Simona Maicanescu, Tony Harrison et Patrice Gallet sont tout simplement fantastiques, sans exception. Une mise en scène habile et dynamique [...] dont cet article veut se faire le relais auprès des programmeurs. »

le monde

.fr

Evelyne Trân

19 novembre 2017

Le Monde

THÉÂTRE AU VENT

Le Tu tempête à l'intérieur de la tête, il a plusieurs bras, plusieurs visages, c'est le moteur indocile, spectateur de ses propres représentations, dès lors qu'en tant qu'individu, il se trouve occulté, enfermé, prisonnier semble-t-il d'une toupie spinner géante, l'ordre mondial, qui ne semble pas vouloir s'arrêter, édicte ses lois, celles du marché, de la rentabilité.

Le podium cruciforme d'une blancheur crue, imaginé par le metteur en scène n'est qu'une assiette plate en somme, une figure géométrique abstraite, virtuelle, un support sans âme qui aime malgré eux les travailleurs.

Est-il possible d'imaginer que cette toupie monstrueuse puisse continuer à tourner sans esprit. À l'époque des pharaons ce sont des milliers d'esclaves au péril de leur vie qui construisaient les pyramides. Esclaves d'une toupie géante ? Allons donc ! La question du travail est-elle la bonne question existentielle de nos jours ? D'aucuns vous répondront « Travailler et oui, on n'a pas le choix. Dans quelles conditions, ah ça non plus cela ne dépend pas de nous ! »

Mille milliards de neurones, répartis sur le papier mâché de la carte d'une humanité exsangue qui ne formerait pas un pli ? Allons donc !

Alexandra Badea, l'auteure de *Pulvérisés* ne veut pas croire que les individus se résument à des chiffres, qu'il soit nécessaire de les lobotomiser pour qu'ils travaillent mieux.

Le plan de travail crisse, s'écorche aux quatre coins du monde. Alexandra Badea pose son doigt là où ça fait mal. Les travailleurs dont elle découvre les voix intérieures, une ouvrière chinoise à Shanghai, un superviseur de plateau sénégalais à Dakar, une ingénieure d'études à Bucarest, un responsable assurance qualité à Lyon, n'ont pas d'autres interlocuteurs qu'eux-mêmes.

Elle écoute en plein jour le bruit de leurs solitudes. Leurs journaux de bord s'enfoncent dans une sorte de tapis roulant qui déroule toujours la même chose, la même musique. Tous semblent étouffés par le sacrosaint temps de travail. Si nous étions patrons, nous leur dirions « mais arrêtez donc de penser, vous perdez du temps, c'est du gaspillage pour l'entreprise ! »

Se désigner soi-même ça vaut le coup tout de même. Toi travailleur, tu sais que tu as été engagé parce qu'ils ont jugé que ta carcasse prédisait un bon moteur, tes jérémiades ne passeront pas la rampe, personne ne les entendra, au pire dans mille ans ceux qui tomberont dessus croiront avoir affaire aux hommes des cavernes !

Faut-il que le mot travail devienne le synonyme de cauchemar. Alexandra Badea formule un rêve, celui du bien-être au travail. Gagner les rives de ce rêve, oui c'est possible nous dit le metteur en scène qui présentait la pièce à des scolaires, le 14 novembre 2017 à Saint-Quentin.

Un monde du travail abruti par des cadences infernales, quel jeune peut en rêver à la sortie de l'école ? Faut-il donc qu'il mette

au panier tous ses vieux livres. À quoi sert-il donc d'apprendre à penser si l'avenir c'est l'esclavage ! Qu'on leur glisse entre les mains *1984* de Georges Orwell ou *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury qui pose cette simple question : qu'advient-il à l'humain si à l'aune d'une idéologie « barbare » il ne puisse plus s'écouter lui-même en tant qu'individu et croire en sa propre lueur de vivre, de respirer, de créer.

La pièce d'Alexandra Badea traite de façon aiguë de la souffrance au travail. Elle est mise en scène avec une sobriété éclatante par Vincent Dussart grâce à un dispositif choral, immersif qui place chaque personnage sous le projecteur de ses pensées intimes et celles du public.

Avec une belle énergie les comédiens incarnent ces travailleurs humains, trop humains, ces travailleurs dont il serait temps (toujours le temps) de se souvenir qu'ils ont chacun un visage, un corps et peut-être bien une âme !

l'humanité

Jean-Pierre

Léonardini

13 novembre

2017

l'Humanité

AU SUJET DE LA SOUFFRANCE MONDIALISÉE

Vincent Dussart (compagnie l'Arcade) signe la mise en scène et la scénographie de *Pulvérisés*, texte d'Alexandra Badea qui attaque de front les normes nouvelles de l'exploitation dans la sphère du travail à l'ère de la mondialisation. Un podium cruciforme à l'horizontale, habité, arpenté par quatre comédiens (Patrice Gallet, Haini Wang, Simona Maicanescu et Tony Harrisson), répartit le public en quatre parties. Ce qui se joue là, dans une sorte d'état d'urgence des nerfs, signifie à la perfection, jusque dans la chute des corps exténués, l'inhumanité en marche du rendement optimal exigé par la concurrence sans frontières, sans aucune commisération. Disons qu'il s'agit de deux femmes et deux hommes soumis - en Europe, en Chine, en Afrique - aux règles strictes du management, qui en souffrent dans leur chair à leur corps défendant. L'étonnant est que la partition verbale, truffée de termes propres à la direction d'entreprise, aboutisse in fine, dès lors que chacun aborde son intimité, à une sorte de poésie sèche qui en dit long sur la souffrance. Vincent Dussart a tenu à ce que les interprètes correspondent à la lettre aux

personnages conçus par Alexandra Badea, soit à Lyon, un responsable assurance-qualité, une ouvrière à Shanghai, à Bucarest, une femme ingénieur d'études et développement et, à Dakar, un superviseur de plateau.

Chemin faisant, ils se tutoient, partagent des séquences parlées ou se livrent à l'introspection à part soi. C'est d'une vérité criante dans l'analyse spectrale de la plus value à échelle planétaire, avec les conséquences physiques et mentales dans chaque être, à l'heure de la circulation du capital au sein d'une nébuleuse abstraite à l'infini, où l'individu se dissout inexorablement. Il faut compter avec Alexandra Badea, qui, pour *Pulvérisés*, a reçu en 2013 le grand prix de littérature dramatique du Centre national du théâtre. Quant à Vincent Dussart, qui a déjà obtenu, avec *Sous la glace*, de Falk Richter, une reconnaissance méritée, il explore sans peur le monde de « l'horreur économique » avec une franchise plastique digne d'éloges. Il est bel et bon que le théâtre public s'élargisse aujourd'hui à ce point sur le champ politique au grand sens. Rien de ce qui est humain (fût-ce sous les formes les plus âpres) n'est étranger au vieil art de la scène toujours en éveil.

actualité théâtrale Micheline Rousselet 15 novembre 2017

Alexandra Badea nous avait déjà séduits par son texte sur le monde brutal des lobbyistes dans une économie mondialisée, *Europe Connexion*, jouée en 2016 au Théâtre ouvert. Elle nous revient avec *Pulvérisés*, Grand Prix 2013 de Littérature dramatique. On suit une journée et une nuit de quatre anonymes, dont on connaît juste la fonction dans l'entreprise où ils travaillent. L'auteur donne un visage et une vie à ces archétypes de travailleurs mondialisés : l'atelier du monde avec une ouvrière chinoise, l'ouverture à l'Est avec une ingénieure roumaine, qui se débat entre vie professionnelle et vie familiale, l'Afrique émergente avec un superviseur-plateau sénégalais soumis aux injonctions honteuse de sa hiérarchie et enfin la vieille Europe avec un cadre qui ne sait plus où il en est, entre hôtels aseptisés et décalages horaires, et qui ne connaît plus sa famille que par Skype. Partout au nom de la recherche de la rentabilité maximum et de la pression de la concurrence, ouvriers et cadres sont contraints à faire toujours mieux, toujours plus vite, quel qu'en soit le prix humain. Ce que l'entreprise pouvait garder de solidarités disparaît dans le broyeur de la flexibilité, de la précarité, de la course à l'emploi, laissant les individus essorés et solitaires.

Le texte est écrit comme une confidence que nous feraiement les quatre acteurs. La langue court comme les personnages. Le « tu » alterne avec des monologues qui nous entraînent dans la tête des personnages. Ce qui se passe dans l'entreprise est évoqué par de brefs dialogues ou esquissé par le jeu et l'on éprouve l'épuisement, les agacements, l'angoisse des quatre personnages. Le metteur en scène Vincent Dussart a placé les acteurs

sur deux podiums disposés en croix. Ils sont aux quatre coins, s'avancent, se rejoignent parfois, parlent seuls ou ensemble ou tombent de concert épuisés. Les spectateurs sont placés dans l'espace laissé libre entre les podiums. Ils sont comme des collègues de travail ou la famille qui écoute, ils sont ceux qui consomment ces produits et services dont la production est mondialisée. Vincent Dussart a choisi quatre acteurs qui ont la même origine que leur personnage. Haini Wang est Chinoise, Simona Maicanescu est Roumaine, Tony Harrison est Sénégalais et Patrice Gallet Français. Ainsi à côté du travail choral très précis qui rend compte de la soumission du travail aux mêmes impératifs partout dans le monde, la mise en scène offre une place aux individus et à leur personnalité.

La mondialisation et la course effrénée au profit ont déshumanisé le travail, les badges ont remplacé les sourires. L'idéologie dominante veut nous faire oublier que le travail n'a pas pour seule finalité la rémunération, que l'homme y trouve aussi son identité, que l'entreprise est un endroit où on noue des liens avec d'autres, où on collabore et lutte ensemble. Le risque c'est, comme le dit un des personnages, qu'« on va tous disparaître. Pulvérisés ». Et cela, Alexandra Badea et Vincent Dussart le disent avec talent et c'est passionnant.

théâtre du blog

Philippe du
Vignal

12 novembre
2017

Théâtre du blog

Cette pièce de la jeune auteure roumaine avait reçu le grand Prix de littérature dramatique de la S.A.C.D. en 2013, et avait été ensuite mise en scène par Jacques Nichet l'an passé. La thématique du travail est un vieux thème du cinéma, avec les très fameux *Temps modernes* de Charlie Chaplin. Mais il l'a été d'abord été au théâtre et souvent, avec depuis 1897 *Les Mauvais bergers* d'Octave Mirbeau, avec... Lucien Guitry et Sarah Bernhardt.

Le monde de l'entreprise aura ainsi sans doute fait l'objet d'une bonne centaine de pièces depuis quelques décennies ! Avec récemment, *La Compagnie des hommes* d'Edward Bond qui y dénonce le monde de l'industrie et la société actuelle... *À la Renverse*, *Les Travaux et les jours*, *La Demande d'emploi* de Michel Vinaver qui *Hors-jeu* d'Enzo Cormann, *L'Amour dans une usine de poissons* d'Israël Horowitz, *Cambrure fragile* de Dominique Paquet qui se déroule dans une entreprise de chaussures de luxe, *Débrayage* de Rémi de Voos, *L'Usine* de l'auteur suédois Magnus Dahlstöm, *Sous la glace* de Falk Richter qu'a aussi mis en scène Vincent Dussart où l'auteur montre la contradiction entre le sentiment d'exister et la nécessité absolue de performance financière dans un cabinet de consultants. Mais aussi *À plates coutures* de Carole Thibaut avec la révolte des ouvrières de Lejaby, et *Lettres de non-motivation* de Vincent Thomasset, derniers nés de cette longue série, *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*, par le collectif L'Avantage du doute, un travail à base d'enquêtes sociologiques, et bien sûr, le très brillant *Nobody* de Cyril Teste où il épingle de façon virulente les doubles sens du langage des entreprises et surtout la peur de l'échec

qui traumatise les employés... Et enfin de Blandine Métayer, *Je suis top!*, un monologue écrit sur la base de témoignages d'employés.

Vie intime en contradiction avec celle de l'entreprise, violences physiques et / ou psychologiques, état d'épuisement, humiliations, chantages et menaces à peine voilées de dirigeants, violents conflits entre proches collègues, exploitation, manque de place, cadences infernales, sous-rémunération, bruit / et où froid et ou chaleur trop élevées, absence d'hygiène, travail dangereux avec non-respect total des normes de sécurité, intoxications chimiques, blessures voire accidents mortels, tricheries diverses et variées sur les contrats de travail, machisme, mépris et harcèlement sexuel, angoisse permanente de perdre son travail : les corps comme les esprits prennent souvent des coups dans un monde surpeuplé et anxigène, propice aux révoltes et grèves intensives : bref, un cadre idéal pour des comédies, mais plus souvent pour de vraies et très lourdes tragédies collectives ! Surtout dans le privé mais aussi dans les entreprises publiques et les ministères loin aussi d'être exemplaires ! Ici, l'auteure d'*Europe Connexion* créé la saison dernière a pris pour cible la délocalisation et la mondialisation du travail avec une pièce axée autour de deux femmes à Shangai et Bucarest, et deux hommes à Dakar et Lyon Comme une sorte de concentré fictif aux allures de petit traité pour les nuls de la vie en entreprise sur la planète. Avec par exemple, ce qui reste de vie personnelle à cette ouvrière chinoise soumise aux objectifs de rentabilité de l'usine : « Alors tu restes à ta place sur une surface d'un mètre carré dans un espace illimité.

Et tu regardes la caméra de surveillance le temps d'écouter les instructions de sécurité et les slogans de l'entreprise: « Si tu ne t'appliques pas au travail aujourd'hui, demain tu t'appliqueras à trouver du travail » Après les dix minutes de gymnastique obligatoire, la bande se met en route, tu mets ton masque, et tu commences à répéter le même geste, toutes les huit secondes. »

L'ingénieure roumaine d'études et développement, très expérimentée mais elle aussi sous pression permanente, témoigne pourtant de sa difficulté à s'intégrer, à réussir et donc à gravir les échelons... Et le dirigeant de plate-forme téléphonique sénégalais, exploité, dénonce la cruauté de son chef pour faire du chiffre mais rouage involontaire du système, précise: « Ici, il est interdit de parler en langue. Ici, on pense français, on mange français, on a des noms français. »

Le « responsable-qualité » français, rivé à son écran comme des millions d'autres, est lui aussi, près de l'épuisement. Tous les quatre reliés par leur travail à des milliers d'inconnus, tous aussi voués à la solitude, alors qu'ils fabriquent souvent ordinateurs, téléphones mobiles justement destinés à mettre les gens en relation... Tous les quatre, en proie à la solitude dans une entreprise de plusieurs centaines d'employés et avec un mal de vivre permanent: comment ne pas s'effondrer sous la contrainte physique-la pire sans doute, puisque double peine, elle s'accompagne d'un état dépressif sous-jacent...

Vincent Dussart a imaginé un dispositif scénographique qu'on a déjà vu mais assez peu utilisé: quatre passerelles en croix au

sol blanc immaculé, avec, au bout, une fauteuil en plastique à échancrure blanc sous l'éclairage sinistre de quatre lampadaires à tube fluo blanc cru. Le public étant placé entre ces passerelles donc très-trop?-proches des personnages. Cela fonctionne mais pas toujours très bien car il y a, avec ce dispositif, un inévitable côté statique. Mais Vincent Dussart a parfaitement dirigé Patrice Gallet, Tony Harrison, Simona Maicanescu et la jeune et formidable actrice franco-chinoise Haini Wang; ils sont impeccables et interprètent avec beaucoup d'intelligence ces travailleurs qui gagnent sans doute à peu près correctement leur vie mais qui sont enfermés dans un système inhumain -ils n'ont pas d'autre choix! -au prix de leur identité: « Pas aujourd'hui après quarante-huit heures de vol sur les 122 dernières heures de ta vie /Tu ne sais pas quoi dire à ton fils /Tu devrais peut-être lui parler de ton voyage, du monde, de l'autre mais tu n'as rien à dire /Tu ne peux pas lui mentir, tu ne peux pas lui dire vrai, car au fait tu aimes l'être humain malgré tout /et c'est de ton devoir de préserver l'innocence d'un enfant /Alors tu manges tranquillement ta glace. » Alexandra Badea analyse finement ici le système qu'a généré la mondialisation sur le monde du travail, mais *Pulvérisés* a parfois un côté démonstratif et un peu sec (genre brechtisme mal digéré). Malgré tout, le message auprès des lycéens et collégiens, à entendre les questions d'une redoutable intelligence de certains d'entre eux après la représentation, semble être passé. Et pour cause: Soissons (28.000 habitants) a vu depuis le début de ce siècle, disparaître des sites industriels importants comme Wolber, BSL et AR Carton!

le vase communicant

Denis Mahaffey

novembre 2017



MARCHE ET CRÈVE L'ART DU THÉÂTRE ENGAGÉ

Deux passerelles blanches surélevées traversent la petite salle du Mail, formant une croix dont chacun des quatre extrémités est éclairé par un tube néon industriel et blafard. Les spectateurs sont assis dans les quatre segments entre ces bras. En entrant ils retrouvent quatre comédiens allongés ou prostrés ou couchés chacun sous un des néons qu'il peut allumer ou éteindre avec un bouton. Ils s'éveillent, se lèvent, c'est le début d'une journée de travail. L'une va dans une usine chinoise, une autre est devant son écran en Roumanie, le troisième gère un centre d'appels à Dakar, le quatrième est responsable assurance qualité à Lyon.

Pulvérisés d'Alexandra Badea est mis en scène par Vincent Dussart, directeur de la compagnie de l'Arcade, et les quatre rôles sont tenus par Patrice Gallet, Tony Harrisson, Simona Maicanescu et Haini Wang. La pièce présente avec férocité, mais aussi avec humour, quatre milieux qui ne se ressemblent que par l'effet déshumanisant des conditions de travail. Déshumanisant ? La nature humaine s'étirole sous l'effet de la précarité, la flexibilité, l'harcèlement. Un sous-effet que regrettent les patrons de l'économie mondiale ? Au contraire, il permet d'isoler chacun dans sa case concurrentielle, le privant même du temps d'échange avec ses voisins. Le rendement, la docilité augmentent, et les êtres humains peuvent toujours être remplacés s'ils résistent ou s'usent.

Pendant la première résidence de l'Arcade à Soissons, de 2009 à 2012, les spectacles

mis en scène par Vincent Dussart, directeur de la compagnie de l'Arcade, scrutaient avant tout le sentiment de « manque », qui pousse un être humain à s'investir à fonds perdu dans une autre personne, pour remplir un vide intérieur. Il prend pour l'amour ce qui est plutôt la sensation de n'exister qu'à travers l'être aimé. Quand cet autre se retire, une sauvagerie revancharde saisit le délaissé. Dans *Reines perdues* cette recherche de soi dans l'autre était illustrée par le cas de quatre héroïnes de la tragédie grecque, quatre femmes rendues terribles par des situations qu'elles ont aidé à créer.

La nouvelle résidence depuis 2016 montre que les préoccupations de Vincent Dussart ont évolué, sans s'éloigner de l'examen des failles dans la construction de l'identité. Il met en question les pressions économiques, sociales et politiques qui, au lieu de promouvoir l'épanouissement, ont intérêt à favoriser et exploiter la fragmentation de la société. Le travail, loin de vouloir contribuer au « sens de soi-même » en valorisant les compétences de l'individu dans une équipe solidaire, devient une lutte constante, contre l'hierarchie et même les collègues.

La Roumaine s'essouffle à gérer un projet informatique international, jouant son rôle de mère en accéléré ; le Sénégalais doit imposer la langue et des noms français à son personnel, pour cacher leur identité « africaine » ; le Lyonnais faillit à assurer la qualité de sa propre vie familiale ; la Chinoise, enfermée dans son périmètre jaune, fait le même geste toutes les huit secondes, et quémande le droit à une pause-pipi.

Pour chacun, isolé dans son coin du monde, les trois autres interviennent pour créer le cadre quotidien, les échanges. Le texte devient choral, des voix qui racontent, critiquent, vilipendent. Les acteurs se penchent et interpellent directement les spectateurs, les attirant aussi dans cette toile globalisée. Ils ont d'ailleurs en vue le segment du public en face, et perçoit ses réactions. Les rôles de spectateur et d'acteur s'interpénètrent.

Les comédiens réussissent à « faire croire » ce qu'ils font et disent, tout en ménageant avec justesse une distance théâtrale. Ils sont différents d'aspect, de voix, mais aussi, dirait-on, de style de jeu – ou est-ce le metteur en scène qui a veillé à ces fines distinctions ? Même la globalisation qui leur fait tant de mal ne peut pas les uniformiser. De toute façon, survivre est l'impératif. Vivre n'est même pas envisagé. Seule l'ouvrière chinoise révèle qu'elle pratique la calligraphie : la culture, preuve de civilisation, relie le passé et le présent, et se projette à travers cette artiste vers l'avenir.

COMPAGNIE

La Compagnie de l'Arcade, direction artistique Vincent Dussart, est une compagnie de théâtre implantée en Picardie depuis 2001. Elle défend un théâtre humaniste, de texte, qui questionne la construction de l'individu et les conceptions de l'homme telles qu'elles traversent l'histoire du théâtre, l'homme pris dans ses interactions avec l'autre, le couple, la société, la famille.

Elle articule recherche, création, action culturelle, tout en favorisant la rencontre, la réflexion, l'échange avec les populations des territoires dans lesquels elle travaille. L'Arcade développe particulièrement ses projets d'action culturelle en direction des jeunes et des publics éloignés des pratiques culturelles.

Après Saint-Quentin et Gauchy, l'Arcade est accueillie en résidence au Mail, Scène Culturelle de Soissons de 2016 jusqu'en 2021. Cette implantation permet le développement d'actions avec les habitants (réculte de paroles, parcours artistiques et culturels, ateliers de recherche...) et de tisser des liens profonds entre les artistes et la population. La compagnie est également présente au plan national avec plusieurs spectacles en diffusion. Depuis quatre ans, elle développe des partenariats internationaux dans le cadre des appels à projets de l'Europe.

La compagnie de l'Arcade bénéficie du soutien du Ministère de la Culture et de la Communication / Direction régionale des Affaires Culturelles Hauts-de-France, au titre de l'aide à la compagnie conventionnée. Elle est conventionnée avec le Conseil régional Hauts-de-France et reçoit le soutien du Conseil départemental de l'Aisne et de la Ville de Soissons. Ses créations bénéficient fréquemment du soutien d'organismes professionnels (Adami, Spedidam...).

L'ARCADE
compagnie de théâtre

ARTISTIQUE VINCENT DUSSART

vincentdussart@compagnie-arcade.com
+33 6 61 56 42 64

ADMINISTRATIF ALEXANDRE DENIS

alexandredenis@compagnie-arcade.com
+33 1 71 73 52 16

COMMUNICATION ISABELLE PATAIN

developpement@compagnie-arcade.com
+33 6 83 61 09 56

DIFFUSION ANNE-CHARLOTTE LESQUIBE

acles1@free.fr
+33 6 59 10 17 63